31290

UN

SOUVENIR DE MANIN

PAR

ERNEST LEGOUVÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Avec la traduction italienne

PAR F. DALL' ONGARO.





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

—

1859

Reproduction et traduction réservées



Digitized by Google

UNA

MEMORIA A MANIN

Sedean due giovanette oneste e belle
In solitario e tacito recesso.
Eran di studj e d' amistà sorelle
Più che se nate d' un legnaggio stesso;
Aveano un libro aperto in sui ginocchi,
E di roride stille umidi gli occhi.

La più tenera d' anni, il dito steso
Sopra il volume che dinanzi avea,
Col cor commosso, col sembiante acceso
La sua compagna interrogar parea,
Spirando dalle aperte ingenue ciglia
Giovanile entusiasmo e maraviglia.

BERTA.

Che intendo? È dunque vero?
Quell' esule dell' Adria onde leggemmo
Qui la storia sì breve e pur sì piena;
Quel dittator dabbene,
Che dalla carità del natio loco
Fatto in un punto magistrato e duce,

UN

SOUVENIR DE MANIN

AVIS AU SPECTATEUR

Les vers de récit qui commencent ce petit poëme dialogué, et qui font comprendre la position des deux personnages, deviennent inutiles, par cela seul que le spectateur voit ce que ces vers expliquent au lecteur. Ils seront donc passés à la représentation, ainsi qu'un autre court récit, au milieu du poëme.

Compagnes de plaisirs et de goûts studieux,
Sœurs par des nœuds plus doux que des nœuds de familles,
Un soir, dans un réduit calme et silencieux,
Un livre entre les mains, et des pleurs dans les yeux,
Un soir causaient deux jeunes filles.

La plus jeune, le doigt sur la page arrêté,
Interrogeait le livre avec anxiété,
Interrogeait sa sœur à ses côtés assise,
Et tandis qu'elle parle, et son front, et sa voix,
Et ses grands yeux naïfs respirent à la fois
L'enthousiasme et la surprise.

BERTHE, montrant le livre qu'elle tient encore ouvert.

Quoi! ma sœur, ce Vénitien
Dont je vois là l'histoire et si courte et si pleine;

Per dieci ed otto lune
Tolse la sua Venezia al giogo e al ferro
Dell' Austria poderosa;
Quell' inclito ribelle
Che niuno accusa e che ciascuno onora,
Quel martire che trasse
Lacrime vere a' suoi nemici stessi;
Quel proscritto immortal, a cui votava
La terra del suo esilio un monumento,
Manin, quel grande, vegetò qui presso,
Ed apprendeva ei stesso
Ai scarsi alunni, troppo scarsi forse,
Povero precettor la sua favella?...
Come osavi pagarlo? Oh! mia sorella!...

CAMILLA.

La prima volta n' arrossii, tel giuro.
D' un borsellino in fondo
Opra delle mie mani,
Dissimulai l' offerta.
Stetti più giorni incerta,
Più volte la mia man sporsi e ritrassi
Colla fatal mercede. — Oh! men che a darla
Arrossirei, sorella, in domandarla!

BERTA.

Tel credo, io ben.

CAMILLA.

S'accorse
Del mio rossor, l' uom degno, e sorridendo:

Digitized by Google

Ce dictateur homme de bien,
Qui soudain, en un jour, devenant capitaine
A force d'être citoyen,
Disputa dix-huit mois sa Venise à la haine
Du tout-puissant Autrichien!
Quoi! ce révolutionnaire
Que personne n'accuse, et que chacun vénère[1]!
Quoi! ce martyr sur qui tant de pleurs ont coulé
Même en la nation qu'il avait combattue!
Quoi! cet immortel exilé
A qui son lieu d'exil élève une statue!...
Manin!... Il végétait, ici, dans ce quartier?
D'un pauvre professeur il faisait le métier,
Il donnait des leçons?... Il en manquait peut-être!
Tu le connus? Il fut ton maître?...
Comment osais-tu le payer?

CAMILLE.

Oh! la première fois, ma crainte fut bien grande.
En vain depuis deux jours je m'essayais! En vain,
Dans le fond d'une bourse, ouvrage de ma main,
Avais-je déguisé mon paîment en offrande,
Je n'en tremblai pas moins dans le moment urgent;
Je roulais sous mes doigts ce malheureux argent;
Ma main s'avançait, puis se retirait plus prompte,
Je me sentais rougir, je n'osais regarder :

1. Quand on ouvrit en France une souscription pour élever une statue à Manin, tous les partis approuvèrent cet hommage; car Manin avait tout fait pour sa cause, excepté le mal, et il protesta hautement contre des théories monstrueuses, qu'il suffit de rappeler pour les flétrir.

« Suvvia, coraggio, disse,
« Altri, ben altri di Manin migliori
« Visser de' lor sudori :
« La fatica conforta e in un consola :
« Guadagnato coll' opra, è più leggero,
« Non sa di sale il pan dello straniero. »

BERTA.

Tanta virtù, tanta miseria! Oh! suora.
Posso appena pensarlo. Io mi credea
Che a chi sedette in alto
E governò lo stato a suo talento
Restasse almen tra mani
Di che viver tranquillo all' indomani.

CAMILLA.

Ei governò, ma come?
Non sarà mai, diceva,
Che dalla *gran Mendica*
Alcun premio o mercè Manin riceva! —
Per tanti mesi e tanti
Ch' egli ebbe in man la pubblica fortuna,
Campò d'un breve scritto, ond' era autore :
L' avvocato diè pane al dittatore.

BERTA, commossa.

O eroi di Sparta o Roma,
Scopritevi la fronte innanzi a lui!
Che importa se il terren che l'Austria or doma
Sia breve o vasto nei confini sui!
Che importa se la lotta

Digitized by Google

J'aurais eu, je crois, moins de honte
A la tendre pour demander.

BERTHE.

Je le comprends!

CAMILLE.

Mais lui, me souriant en père :
« Ah! pauvre enfant! quel embarras!
« Allons, n'ayez pas peur; donnez-moi mon salaire:
« De meilleurs que Manin ont passé sur la terre
« Vivant de leur travail et n'en rougissant pas!
« Puis, le labeur... soutient! La paix est sa compagne,
« Et son joug merveilleux semble tout alléger;
« Le pain même de l'étranger
« N'est plus amer quand on le gagne. »

BERTHE.

Dois-je te l'avouer, ma sœur? sa pauvreté
M'étonne; je croyais... à tort, je le suppose...
Que d'un emploi public, d'un jour d'autorité
Il restait toujours quelque chose,
Même après qu'on l'avait quitté :
Et lui qui, sous l'effort d'une armée assiégeante,
D'un peuple tout entier eut le gouvernement,
Lui qui fut dictateur...

CAMILLE.

Il le fut, mais comment?...
Je ne veux pas, dit-il, que solde ou traitement
Appauvrisse pour moi la patrie indigente!

Durò per mesi od anni :
Se l'aquila o il leon spieghi or i vanni
Sull'eroica laguna !
Quel libro il narra, e lo sapran le genti,
Che l'onor del conflitto
Non stà nel nover delle opposte file,
Ma nella giusta causa e nel buon dritto.
Tutte le glorie che Plutarco aduna
Non pareggiano il senno
Dell'avvocato umile
Che senz'armi, senz'or, senza favore
Svegliò dagli ozj suoi
Quella che detta su terra de morti
E per lui diventò terra d'eroi !
Quella medesma mano
Che infranse il giogo, ne corresse il freno,
Si che furto o rapina
Non s'ebbe a lamentar, nè pur a danno
Dello stranier tiranno.
Invano incontro a lui
Pugnaro arte e fortuna,
E la guerra e la fame,
E il morbo a gara decimò le schiere :
Fermo ed invitto ei stette
Contro i flagelli congiurati insieme ;
E nell'angustie estreme
Cedendo al fato la città sovrana
Più che la libertà serba tuttora :
Serba l'onor di meritarla ognora !

. . . .

Digitized by Google

Et pendant ce long dévouement,
Pendant vingt mois de puissance suprême,
Sais-tu ce qui fit vivre et les siens et lui-même?
Un manuel de droit dont il était l'auteur,
Et le pauvre avocat nourrit le dictateur.

BERTHE, avec émotion.

On nous vante toujours ceux de Sparte et de Rome!
Mais dans tout leur Plutarque est-il un plus grand homme?
Qu'importe que l'État, sous l'Autriche courbé,
Eût plus ou moins de territoire?
Et qu'importe encore à l'histoire
Qu'il n'ait lutté qu'un jour, et qu'il ait succombé?
Ce livre le dit bien, ce n'est pas la victoire,
Ce n'est pas la durée ou le prix du débat,
Ni le nombre des gens qu'en bataille on dispose,
Non! c'est la grandeur de la cause
Qui fait la grandeur du combat!
Et tous ces fameux Grecs immortels par la guerre
Me touchent moins le cœur que ce pauvre avocat,
Qui, sans armes, sans or, sans pouvoir, sans soldat,
Réveille en un jour cette terre
Qu'on nommait la terre des morts,
Déchaîne d'une main le peuple tributaire,
Mais de l'autre lui met et le frein et le mors;
Ne permet pas un meurtre et pas une rapine,
Même contre les étrangers;
Combat tous les fléaux joints à tous les dangers,
Disette, choléra, bombardement, famine;
Et quand, à bout de force, il ne peut plus lutter,

Dimmi, sulla sua fronte
Ciò che avea fatto stava?

. . . .

CAMILLA.

E quello ancora che di far sperava!

BERTA.

T'era severo?

CAMILLA.

Un poco.

BERTA.

Aspro?

CAMILLA.

Non mai.

BERTA.

Pure non cangia tempre -
Un nom si grande, e dee serbar pur sempre
L'autorità che dal comando viene.

CAMILLA.

Ei mi dicea scherzando:
Ho perduto il mestiere, in che fui destro:
Son nato dittatore, et non maestro.

BERTA.

Come ogni sua parola
Schiude un nuovo orizzonte agli occhi miei!
Più t'odo, e più vorrei
Saper di lui. Dove il vedevi e quando?
Il dittator, maestro
Divenuto per te, che t'apprendea?
Il suo nuovo mestier come compiea?

A son pays vaincu lègue un honneur suprême
Plus durable et plus pur que la liberté même,
La gloire de la mériter!... »

Berthe s'arrête alors, étonnée et confuse
Du langage inconnu que lui dicte son cœur;
D'un sentiment nouveau, parfois l'élan vainqueur
Nous ouvre des pensers que l'âge nous refuse;
Et cet être ingénu, tout à coup s'échauffant
Au mâle souvenir du vaincu triomphant,
Son admiration s'était changée en muse,
Et l'histoire parlait par la voix d'une enfant!
Mais de l'austérité de ce grave langage
Redescendant bien vite aux discours de son âge :

BERTHE.

Était-il jeune encor, chère sœur? Quel effet,
Quand tu le vis d'abord, t'a produit son visage?
Lisait-on sur son front tout ce qu'il avait fait?

CAMILLE, souriant.

Oui! même on y lisait tout ce qu'il comptait faire.

BERTHE.

T'imposait-il?

CAMILLE.

Un peu.

BERTHE.

Te faisait-il peur?

CAMILLE.

Non.

Digitized by Google

CAMILLA.

Ti parrà strano! Il povero grand' uomo
Prese dapprima un magistrale aspetto.
Si munì d'esercizi e manuali
Per non rubar, come diceva, il pane.
M'apprese e nomi e verbi
E participj e avverbi... Oh poverino!
Ei perdeva davvero il suo latino.
Era un' aquila in gabbia. Alcuni giorni,
Durò nel suo proposto,
Ma un dì ruppe le sbarre,
Grammatica e sintassi
Gittò da canto, ed esclamò: Mia cara,
La vita è breve, e a chi s' annoja, amara,
Cerchiamo aura più pura e ciel più bello,
Cerchiam la libertà, cerchiam la luce
Onde la santa poesia riluce.
Così, fin da quel giorno,
Pensa, s' io fosse lieta!
Invece d' un pedante ebbi un poeta!

BERTA.

Qual era il libro a lui più caro?

CAMILLA.

Il Dante.

BERTA.

Ben lo pensava! Ei pure
Fu proscritto ed errante!
E della patria oppressa
Il pensier lo seguì di terra in terra.

BERTHE.

Près de lui cependant tu devais d'ordinaire
Éprouver ce respect, ce trouble involontaire,
Cette crainte qu'inspire un grand homme, un grand nom!
Lui-même, car enfin ils sont ce que nous sommes,
Devait dire : Je fus dictateur, potentat...

CAMILLE.

Il disait : Plaignez-moi, j'ai perdu mon état;
Je n'étais bon à rien qu'à gouverner les hommes.

BERTHE.

A chacun de ses mots, un nouvel horizon
S'ouvre, et plus je t'entends, plus je voudrais t'entendre.
Quand vous retrouviez-vous? Est-ce en cette maison?
Savait-il enseigner? qu'aimait-il à t'apprendre?
Comment se passait ta leçon?

CAMILLE.

D'une assez singulière et piquante façon.
D'abord, pauvre grand homme, il voulut, par scrupule,
Et pour être bien sûr qu'il gagnait son argent,
D'un maître de grammaire empruntant la férule,
M'enseigner verbe, adverbe, et nom, et particule;
Mais, las! qu'il était gauche en habit de régent!
Pour lui cette grammaire et son étroite règle
Était comme une cage où se débat un aigle!
Il n'y tint pas. Un jour, rejetant loin de lui
Méthodes et syntaxe... Oh! c'est par trop d'ennui,
Dit-il; ni vous, ni moi ne sommes faits, ma chère,

CAMILLA.

Sì!

BERTA.

Parmi udirlo declamar con quello :
« Ahi serva Italia di dolore ostello ! »
Quanto t' invidio ! Qual serena luce
Balenar ti dovea dagli occhi suoi !
Che bei giorni, sorella!

CAMILLA.

Uno fra tutti
Sempre mi fia nella memoria impresso.

BERTA.

Narra: che avvenne in esso?

CAMILLA.

Una memoria dolorosa e cara
La mia sembianza risvegliava in lui.
A poco a poco io fui
Siccome parte della sua famiglia :
Ei mi amò come padre, io come figlia.
Un giorno, un di quei giorni
Umidi, freddi, onde l' inverno è tetro,
Venir mel vidi a capo chino innante
Agghiadato, e tremante.
Figlio d' un altro cielo
Ove ride perpetua la venzura,
Ove la notte è pura,
Dicono, al par de' nostri dì più belli.
Pensa se il nostro clima
Gli rendeva l' esiglio amaro e truce :

Digitized by Google

Pour toujours ressasser ce fatras de pédant :
Cherchons une plus pure et plus haute atmosphère,
Cherchons la liberté, la flamme, la lumière,
Cherchons la poésie !... Et depuis ce moment
Nous n'avons pas ouvert, un jour, le rudiment.

BERTHE.

Quel poëte aimait-il entre tous?

CAMILLE.

Oh! le Dante!

BERTHE.

Le Dante, fugitif, exilé comme lui!

CAMILLE.

Oui!

BERTHE.

Le Dante, pleurant l'Italie esclave!

CAMILLE.

Oui!

BERTHE.

Le Dante s'écriant dans sa douleur ardente :
« O terre de malheur, que toute gloire a fui! »
Qu'il devait être beau quand il lisait le Dante,
Et quelle clarté pure en ces jours t'aura lui!

CAMILLE.

Du plus grand de ces jours te dirai-je l'histoire?

BERTHE.

Oh! parle!

Digitized by Google

Esule dalla patria e dalla luce.
Gli mossi incontro, e gaja,
Come soleva, alla vivace fiamma
Del focolar lo strascinai per mano.
Levò la fronte... un non so che di strano
Gli avvampava negli occhi, e ne fui presa...

BERTA.

Presa?

CAMILLA.

Sì, di paura e di sorpresa.
Pallido aveva e contrafatto il viso.
Gonfi gli occhi di pianto.
Con man convulsa il guanto
Torceva, e dallo sguardo
Terribile lampeggia
La tempesta che in sen gli romoreggia.
Me gli accosto tremando, e agli occhi suoi
Spiego il libro diletto, il suo poeta.
Qualche verso ei ne scorre
E lo gitta lontan. Pellico, Monti
Gli pongo innanzi : invano :
Ei li respinge con sdegnosa mano.

BERTA.

Che aveva ei dunque?

CAMILLA.

Attendi.
Tutt' ad un tratto ei s'alza, e lungi, esclama :
« Lungi da noi questi oziosi carmi !
« No' non son questi gl' inni
« Dello schiavo che freme. » E in così dire,
Trasse un volume antico

CAMILLE, après un moment de silence.

Une bien chère et bien triste mémoire
(Mes traits pour lui, dit-on, étaient un souvenir),
A nos graves leçons bientôt venant unir
L'amical abandon des liens de famille,
Changeait le maître en père et l'écolière en fille.
Un jour, un jour d'hiver, sombre, humide et glacé,
Il arrive, tremblant de froid, le front baissé :
Fils de cette contrée heureuse et printanière
Où les nuits sont, dit-on, plus belles que nos jours,
De nos hivers pour lui la brume coutumière
Était encor l'exil,... l'exil de la lumière,
Et sous notre ciel gris il frissonnait toujours.
Dès qu'il entre, selon ma moqueuse habitude,
Près du large foyer du cabinet d'étude
Je l'entraîne, en riant de son air tout transi;
Mais il lève la tête, et mon cœur est saisi.

BERTHE.

Saisi?

CAMILLE.

D'étonnement, de tristesse, d'alarmes.
Ses yeux étaient gonflés et tout rouges de larmes;
Une pâleur de mort sur son front s'étendait;
Et son regard farouche, et son gant qu'il tordait,
Tout révélait en lui quelque affreuse tempête
Qui dans son âme encor bouillonnait et grondait.
Tremblante, auprès de lui je mets son cher poëte;
Il en lit quelques vers, puis le jette : ma main
Lui présente Silvio, Monti, même dédain.

Digitized by Google

E cominciò quel salmo,
Il più sublime luttuoso grido
Che strappasse il dolor dal core umano :
« Sui fiumi Babilonici... »

BERTA.

Il canto d'Israël schiavo e disperso...

CAMILLA.

Pensa sui labbri suoi come sonava
Quel doloroso verso!
« Sui fiumi Babilonici
« Sedemmo un l'altro accanto,
« E in ricordar la Patria
« Scoppiò dagli occhi il pianto. »

BERTA.

Parmi vederlo, oh! misera,
Pianger la sua città!

CAMILLA.

« Oh! cara Patria! oh! Solima!
« Pria ch'io ti scordi mai
« Le mie pupille in odio
« Avran del sole i rai,
« E secca alle mie fauci
« La lingua aderirà!

« Vennero a noi, ci chiesero
« Alcun de' nostri canti.
« Schiavi, su via, cantateci... »
Ma qui come percosso
Da subito pensier, s'arresta a un tratto,
Un fremito l'invade,

Digitized by Google

BERTHE.

Qu'avait-il donc?

CAMILLE.

Attends. Tout à coup il se lève :
« Que m'importent les vers de tous ces beaux esprits,»
Dit-il, « sont-ce donc là des hymnes de proscrits?
« Non! Le voilà le chant de la lyre et du glaive! »
Et, tirant un vieux livre en ses habits caché,
Il commence ce psaume incomparable, immense,
Le plus douloureux cri que trente ans de souffrance
Du cœur d'un peuple esclave aient jamais arraché!
« Le long des fleuves d'Assyrie... »

BERTHE.

Le chant des Juifs! le chant de la captivité!

CAMILLE.

Lui-même! et pas un mot, par Manin répété,
Qui dans mon âme encor ne résonne et ne crie!
« Le long des fleuves d'Assyrie,
« Nous étions assis et pleurions ;
« Nous pleurions, ô chère patrie,
« Car de toi nous nous souvenions! »

BERTHE.

O malheureux! Je vois, je vois couler ses larmes!

CAMILLE.

« Sion! Sion! belle de tant de charmes!
« Sion, objet de tant d'alarmes!
« Chère Sion! avant de t'oublier,

Digitized by Google

E il sacro libro, dalle man gli cade.
Cantate, orsu, cantate,
Ripetea, misurando
La sala a larghi e concitati passi,
Ecco l'eterna inchiesta
Che tutta Europa ci ripete in coro.
Cantori e citaredi,
Istrumenti siam fatti all' altrui festa!
Musica e versi!... Ingrati!
Perchè l'Italia i suoi tesor vi diede
Di grazia e d'armonia,
De' suoi pregi v'armate e de' suoi doni,
E al poeta e al cantore
Niegate un braccio, un intelletto, un core!

BERTA.

Pur troppo è vero.

CAMILLA.

Eh! bene
Gridò! Son troppe l'onte!
Leviam, leviam la fronte,
E sappia Europa intera
Che la terra dei carmi
Gitta il liuto e vuol trattare altre armi!
Tuoni il cannone, la battaglia frema...
Dammi, o Profeta, un più robusto tema.
« Superba Babilonia,
« Obbrobrio delle genti,
« Non sempre a te propizj
« Trascorreran gli eventi!

« Mes yeux oubliront la lumière,
« Et ma langue, comme une pierre,
« Se séchera dans mon gosier !

« Nos maîtres nous ont dit : Esclaves,
« Vos voix sont douces et suaves,
« Chantez-nous... »

A ce mot « chantez-nous » il hésite, il s'arrête,
Et froissant dans ses mains le livre du Prophète...
Chanter ! chanter ! dit-il, en marchant à grands pas,
Voilà l'odieux mot que l'Europe répète :
Vous êtes des chanteurs, des instruments de fête ;
La musique et les vers, voilà votre œuvre !... Ingrats !
Parce que l'Italie a sur leur froide race
Épanché ses trésors d'élégance et de grâce,
Et qu'ils ont de nous seuls appris tout ce qui plaît,
Leur dédain, pauvre peuple, armé de ton bienfait,
Te refuse un cœur d'homme, à toi qui les enchantes,
Et nous accable avec nos qualités charmantes !

BERTHE.

Il a raison !

CAMILLE.

Eh bien ! s'écria-t-il enfin,
Assez d'affronts ! Debout ! Faisons voir à la terre,
Que notre arme n'est pas un luth de baladin !
Des fusils ! des canons ! La bataille ! la guerre !
Et jetons-leur le cri du Psalmiste divin !

Digitized by Google

« Cadrai tu pure e fremere
« Sopra la rea cervice,
« I provocati fulmini
« Udrai dell' ira ultrice!

« O Babilonia barbara,
« Felice il dì ch'io possa
« Contro i macigni infrangere
« De tuoi... lattanti... l'ossa... »
No! no! che dissi! pallido
Qui s'interruppe. Non è ver! Chiudete
L'orecchie al mio blasfema.
Io Manin, io parlare
Di lattanti schiacciati... io che fui padre!...
Io funestar con questi
Terribili presagi
Un cor che s'apre appena
Alla vita serena?...
No! no! gentil Camilla,
Chiudi l'orecchio a' miei sinistri accenti.
Ignora i miei tormenti!
Tu non sai che noi pure abbiam veduto
Queste scene di sangue, e infitti al ferro
Nemico i pargoletti
Strappati al latte de materni petti!
Non sai ch'io pure, io stesso,
Ho perduto, infelice, or volge l'anno...
Qui gli mancò la voce
E mi lasciava sbigottita e sola —
Era il dì che perdea la sua figliuola!

« O misérable Babylone!
« Heureux celui qui te rendra
« Tout ce que souffre et souffrira
« Le peuple que Dieu t'abandonne!
« Heureux, heureux les triomphants!
« Qui, de pleurs noyant ta paupière,
« Écraseront contre la pierre...
« Le front de tes... petits... enfants!... »

Non! non, dit-il soudain en pâlissant d'effroi,
Non! ne me croyez pas! Je blasphème! Qui? Moi!
Moi, Manin, qui suis bon, humain; moi qui fus père,
Moi!... Moi!... Parler d'enfants écrasés sur la pierre,
Et du meurtre mêler les sinistres accents
Aux leçons dont j'entoure une enfant de seize ans!
Pardonnez! pardonnez! chère et douce Camille,
Si j'appelais leur mort, c'est qu'ils ont, eux aussi,
Tout tué parmi nous, tout brisé sans merci;
C'est qu'ils nous ont ravi patrie, amis, famille;
C'est qu'à pareil jour, moi, moi-même... j'ai perdu...
Et sans pouvoir finir il s'enfuit éperdu...
Ce jour était le jour de la mort de sa fille!

BERTHE.

Une fille!... Il avait une fille!

CAMILLE.

Vingt ans.

Vingt ans à peine!

BERTHE.

Et morte! En quels lieux? en quel temps?

BERTA.

Una figluola! Come?
Manin fu padre?

CAMILLA.

Ei l'era!
Ella morì a vent'anni!

BERTA.

Come? In quai luoghi? Quando?

CAMILLA.

In Francia, qui, dai patrii liti in bando...
Come sua madre... come lui più tardi...
Di strazio, di dolore...

BERTA.

Ah! mio Dio, questo è troppo ad un sol core!

CAMILLA.

Deh! Che diresti tu, sorella mia,
  Se veduti li avessi al par di me!
Tra padre e figlia è spesso un' armonia
  Che in altri affetti, in altri amor non è.
Il vario sesso e la diversa etade
  Ha un arcana ineffabile virtù
Che il core inebria e l'anima c' invade
  Come cosa di ciel scesa quaggiù. —
Raggiava in essi un sì sereno incanto,
  Una sì dolce e tenera amistà,
Che risvegliava involontario un pianto
  Di riverenza insieme e di pietà!

BERTA.

Sentirsi figlia di cotanto padre!
Ben comprendo, sorella, ogni tuo detto!

Digitized by Google

CAMILLE.

En France! Dans l'exil! Morte comme sa mère!
Morte en le laissant seul sur la terre étrangère!

BERTHE.

Oh! c'en est trop, mon Dieu! c'en est trop pour un cœur!

CAMILLE.

Eh! que dirais-tu donc si, comme moi, ma sœur,
Tu les avais pu voir, elle et son père, ensemble!
Entre un père et sa fille, il est parfois, ce semble,
Un nœud mystérieux, plus puissant et plus doux
Que du père à son fils, de l'épouse à l'époux;
La différence même et du sexe et de l'âge,
Certain rapport secret d'esprit ou de visage,
Ce qu'un front de seize ans par son candide aspect
Répand autour de soi de calme et de respect,
Enfin, je ne sais quoi de pur, de poétique,
Que le cœur sent bien mieux que la voix ne l'explique,
Et qui s'échappait d'eux comme un rayonnement,
Faisait de leur tendresse un spectacle charmant.

BERTHE.

Je le crois! Se sentir la fille d'un tel père!

CAMILLE.

Elle était tout ensemble et sa fille et sa mère;
Et leur amour croissait de toutes leurs douleurs!
Tour à tour consolés ou bien consolateurs,
Chacun, que ce fût l'ange ou que ce fût l'apôtre,
Séchait soudain ses pleurs s'il voyait pleurer l'autre;

CAMILLA.

Era per lui, non figlia pur, ma madre,
E crescea co' dolori il loro affetto!
Reggeano entrambi della vita il peso,
Alleviando il comun duolo insieme:
L' avresti detta un angelo disceso
A consolar un martire che geme!
Ella a compier l' ufficio a lei commesso
Nuova lena attingea nel proprio cor:
Ei s' obbliava e venia meno spesso,
Per compiacenza di paterno amor!

BERTA.

Tutto dunque egli avea — bontà — dolcezza...

CAMILLA.

Tutto in essa egli avea — ed essa sola
Spirava in lui l' eroïca fermezza
Più che di sangue del suo cor figliuola!
Quando pallida e bella ei la vedea
Al nome trasalir di libertade,
L' imagine spirante ei la credea
Della sua patria, della sua cittade!
L'Italia ell' era! — Ma felice e pura
D'ogni oltraggio del pari e d'ogni eccesso,
Come alle genti la mostrava ei stesso,
Come nel giorno che il Signor matura...
Rigenerata, e piedi e man disciolta,
Libera un' altra volta
Libera sorgerà da' suoi tiranni!..
Veggio già l' alba del promesso dì!..

Et dans ce doux mélange et de soins et d'appui,
Elle, pour l'affermir, devenait forte, et lui,
Lui, touchant abandon de l'amour paternelle,
Il faiblissait parfois pour s'appuyer sur elle !

BERTHE.

Mais il avait donc tout : grâce, bonté, douceur !

CAMILLE.

Hélas ! Il l'avait, elle ! Et dans ce jeune cœur
Il retrouvait si bien son héroïque flamme !
C'était si bien l'enfant de son sang, de son âme !
Ah ! lorsqu'il la voyait, l'œil brillant de fierté,
Tressaillir et pâlir au nom de liberté,
Il lui semblait, orgueil et volupté suprême !
Voir paraître à ses yeux l'Italie elle-même,
Mais l'Italie heureuse et la jeunesse au front,
Pure de tout excès comme de tout affront,
Les mains libres, debout, belle, régénérée,
Telle qu'au monde, un jour, lui-même il l'a montrée,
Et telle qu'à son heure, et quand le temps viendra,
Que nos cœurs en soient sûrs, Dieu la réveillera !

BERTHE.

Mais elle !... son enfant ! mourir en pleine vie !
A notre âge ! comment ? par quel fléau ravie....

CAMILLE.

Un fléau ! Tu dis bien ! Mal étrange, inconnu,
Fatal comme l'exil dont il était venu !
Ah ! si je te contais cet horrible martyre,
Si je te disais... Non ! Je ne veux pas le dire,

Digitized by Google

BERTA.

Ma lei... morir... nel primo fior degli anni!
Qual malor, qual flagello la colpì?..

CAMILLA.

Ben dicesti : Flagello! Orrendo, arcano
Fatal come l'esiglio onde venia!
Oh! s'io potessi, ma lo tento invano
Dirti in quai strazj la gentil moria!
Ti basti sol che a morbo lungo e fero
Cader dovette, e la vegliò sol lui...
Troppo povero a un tempo, e troppo altero
Per pagare o accettar l'opera altrui.
E allor che per le veglie dolorose
D'alcun riposo egli avea più mestier,
Col capo chino, e colle ciglia rose
Ei riprendea l'incarco giornalier...
Colla scarsa mercè che ne traeva
Prolungò — non la vita — i suoi dolor!...
Colla morte lottare ei la vedeva
Ma pur, che importa? la vedeva ancor...
. . . .

BERTA.

Quanto visse egli poi?

CAMILLA.

Due anni appena.

BERTA.

E lo vedevi spesso?

CAMILLA.

Siccome innanzi, quattro volte al mese.

Digitized by Google

Non ! Ce fut trop affreux! Mais sache seulement
Que pendant vingt-deux mois d'incurable tourment,
Lui seul dut la soigner, la veiller, la défendre,
Qu'une aide mercenaire il ne pouvait la prendre,
Trop pauvre pour payer, trop fier pour recevoir!
Et le matin, après ces nuits de désespoir,
Quand la nature en lui succombait épuisée,
Tout pâle d'insomnie, et la tête brisée,
Il allait, se traînant plutôt qu'il ne marchait,
Reprendre ses leçons et gagner son cachet,
Pour pouvoir, de l'enfant qui dans ses bras expire,
Alléger, hélas ! non, prolonger le martyre ;
Mais ce martyre était tout ce qui lui restait :
Il la voyait souffrir, oui!... mais il la voyait!... »

De Camille, à ces mots, la voix tombe et s'arrête;
Les pleurs la suffoquaient. Elle cache sa tête
Dans les bras de sa sœur qui sanglotait aussi,
Et toutes deux longtemps demeurèrent ainsi,
Honorant, dans leur âme héroïque et fidèle,
Des douleurs de l'exil cet accompli modèle!
Puis relevant les yeux, et d'un ton faible et lent,
Toutes les deux, moitié pleurant, moitié parlant :

BERTHE.

Combien survécut-il encor?

CAMILLE.

Deux ans à peine.

BERTHE.

Le revis-tu souvent?

BERTA.

Continuava nell' ufficio istesso?

CAMILLA.

Uopo era ben : nulla egli aveva, e nulla
Accettava da noi,
Se non che il prezzo de' servigi suoi.

BERTA.

Richiamando al suo cor la sua figlinola,
Non l' attristavi?

CAMILLA.

Lo pensai, ma a torto,
La mia vista, mel disse, era un conforto.

BERTA.

Quanto t' invidio! Era mutato molto?

CAMILLA.

Non molto ancora. Il passo
Avea più lento, men sereno il volto,
E con fatica respirava...

BERTA.

Ahi lasso!

CAMILLA.

Come m' avvidi all' anelar frequente,
Che la scala e la via
Gli toglievan la voce e la parola,
Appena entrava, incontro a lui movea
Parlando io prima e sola...
Ma del pietoso inganno
Subito accorso, coll' arguto e dolce
Consueto sorriso :
Buona fanciulla, ei mi dicea, che giova?..

CAMILLE.

Un jour chaque semaine.

BERTHE.

Il était donc toujours maître d'italien?

CAMILLE.

Oui, puisqu'il n'avait rien, et qu'il n'acceptait rien.

BERTHE.

Et ta vue à son cœur n'était pas douloureuse?

CAMILLE.

Je lui faisais du bien.

BERTHE.

Que je te trouve heureuse!
Était-il très-changé?

CAMILLE.

Non, pas trop! Seulement,
Il parlait bien plus bas, marchait plus lentement,
Et semblait, par moment, respirer avec peine.

BERTHE.

Ah!

CAMILLE.

Comme j'avais vu qu'il perdait presque haleine,
Quand, l'escalier franchi, dans ma chambre il entrait,
J'allais à lui, sitôt que la porte s'ouvrait,
Lui parlant la première..., avec chaleur..., de suite!
De ma ruse innocente il s'aperçut bien vite,
Il voyait tout: alors, de son air fin et doux,
Il me dit, souriant: Vous êtes bonne, vous!

Il fatal colpo è dato.
Presto un nuovo maestro avrai da lato.
A mano a man più radi
Si feceano i colloqui. Un suo viglietto
Vi suppliva sovente. Al fin si tacque
E la penna e l'accento...
E pochi dì più tardi, un monumento...
Gli fu votato...

BERTA.

Io pur vorrei, Camilla,
L'offerta mia....

CAMILLA.

L'omaggio
Ben saria giusto : ma dinanzi al mondo...

BERTA.

Chi lo saprà? Tacciamo i nomi. Incerta
Sarà la mano e più gentil l'offerta!

Vana speranza! Egli v'udia, fanciulle,
V'udia dal cielo, e i vostri omaggi a lui
Come un eco salian del paradiso.
Mentre dal vostro core
Come da puro specchio ripercossa
Era la buona immagine paterna,
Nella cittade eterna
Sulla figlia diletta ei si chinava...
Ch'ei la trovò, fanciulle, e al sen la preme,
Di lagrime soavi umido il ciglio,
In quella patria ove non è più esiglio.

Digitized by Google

Mais le coup est porté, mon enfant, et peut-être
Vous faudra-t-il bientôt choisir un autre maître.
Les leçons, en effet, jour à jour, s'espaçaient;
Quelques mots de sa main souvent les remplaçaient;
Puis, un matin, sa plume elle-même s'est tue,
Et quelques jours plus tard... on votait sa statue!

L'entretien s'éteignit de nouveau dans les pleurs.
Mais bientôt, et tout bas, la plus jeune des sœurs
Reprit : Je voudrais bien, Camille, à son image
Apporter mon offrande...

CAMILLE.

Oui! mais un tel hommage
Venu de notre part, peut-être étonnera.

BERTHE.

Nous tairons nos deux noms et nul ne le saura... »

Vain espoir! on le sait, enfants; on vous a vues!
Tandis que du proscrit vos âmes ingénues
Reflétaient, pur miroir, le sévère profil,
Il entendait tout, lui! Jusqu'à lui, vos louanges
Montaient comme un écho du chant même des anges;
Et cependant son front viril
Se penchait, tout ému, sur sa fille chérie,
Car il l'a retrouvée, et dans une patrie
Où l'on ne connait pas l'exil!

Digitized by Google

VARIANTI PER LA RAPPRESENTAZIONE

BERTA.

Chi lo saprà? Tacciamo i nomi. Incerta
Sarà la mano e più gentil l' offerta!

CAMILLA.

Sì, Berta, sì. Che importa al fin se il mondo
Conosce o ignora il tuo modesto dono?
Salirà dal tuo cor candido e mondo
Come limpido raggio al divin trono!

Ei t'intese, sorella, egli ci vede
Dalla serena sede
Dove or vive immortale accanto a lei!...
Vedilo che si china
Sulla figlia diletta e al sen la preme
Di lagrime soavi umido il ciglio...
In quella patria ove non è più esiglio!

Digitized by Google

VARIANTE POUR LA REPRÉSENTATION

BERTHE.

Nous tairons nos deux noms et nul ne le saura.

CAMILLE.

Si! Berthe! si! on le saura! Qu'importe que le monde ignore ou connaisse ton modeste don? Il s'élèvera de ton cœur candide et pur, jusqu'au trône céleste, comme un rayon lumineux.

Il t'a entendue, lui, une sœur! Il nous a vues, du haut de la demeure céleste, où il vit immortel, à côté d'elle! Vois-le qui se penche sur sa fille chérie, et la presse sur son sein l'œil humide de pleurs, dans cette patrie où il n'y a plus d'exil.

N.º d' invent: 303 - 31230

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

Digitized by Google